



TYPE DE LA RACE ASIATIQUE

nos boulevards à la peau la plus noire du meilleur nègre d'Afrique.

Réalisez de nouveau l'expérience en vous basant sur d'autres caractères, même sur l'angle facial dont on a tant parlé, ou sur la forme de la tête, vous verrez que chaque race contient les types les plus disparates. Les têtes brachycéphales ou dolichocéphales se rencontrent un peu partout; peut-être ont-elles été plus prédominantes à telle ou telle époque, mais une visite chez votre chapelier serait pour vous bien instructive, et vous verriez, relevées à l'aide de son *conformateur*, les têtes les plus invraisemblables d'hommes civilisés. (1)

En un mot, quel que soit le trait choisi dans les races humaines, toujours vous constaterez que la longue ligne suivant laquelle on peut ranger les hommes ne présente jamais de sauts brusques.

Or, il n'en serait pas de même si les hommes étaient d'espèces différentes ou ne descendaient pas d'une même souche. Les parents primitifs auraient en effet légué à leurs descendants des caractères aisément reconnaissables. C'est d'ailleurs ce que l'on

constate dans les espèces animales: une certaine confusion règne entre les races, mais toutes les races d'une espèce ont en commun un trait qui les sépare clairement des autres espèces.

Cette différence de couleur entre les races humaines doit probablement sa cause à l'influence du milieu dans lequel l'homme passe son existence. Il n'est pas douteux que le climat très chaud ou très froid, le genre de nourriture et même le sol ne soient les principaux facteurs de la coloration de la peau. Ne voyons-nous pas les Américains issus de familles européennes prendre depuis cinq cents ans qu'ils habitent le pays tous les caractères des Peaux-Rouges? La science n'a pu encore donner son dernier mot sur une question aussi complexe, mais elle nous montre des exemples analogues chez beaucoup de races animales.

La peau du chien est habituellement noirâtre; n'empêche qu'elle est blanche chez le caniche blanc.

Nos races de poules présentent les trois couleurs extrêmes signalées dans l'homme. La peau, blanche chez la poule gauloise, est presque jaune chez la cochinchinoise; elle est tout à fait noire chez la poule nègre.

Il existe aussi des chevaux à peau noire, des chats dont l'épiderme est foncé, et on pourrait multiplier les exemples.

(1) Dans le tableau que nous donnons, les formes, il faut bien le remarquer, ne rendent pas exactement le tracé exact d'une coupe du crâne; pour l'obtenir, il faudrait agrandir chacune des figures par une enveloppe tracée parallèlement au contour, et de dimensions variables pour chaque individu. Néanmoins, telle quelle, la figure est excessivement suggestive.

Qui oserait soutenir que ce sont là autant d'espèces distinctes? Alors de quel droit, je vous le demande, être plus exigeant pour l'homme?

Cette qualité de la couleur, depuis les travaux récents, ne suffit pas pour différencier des races.

Avez-vous remarqué que nous avons tous plus ou moins sur la peau de petites taches brunes que le langage populaire désigne sous l'appellation générale de *grains de son*. Lorsqu'elles sont nombreuses dans le visage des jeunes filles, ces *taches de rousseur* sont le cauchemar des mamans, la réclame le sait et en abuse. Le meilleur remède consisterait à s'enfermer dans une cave ou une chambre obscure. Car c'est un fait bien connu que la lumière agit sur ces taches, à peine visibles pendant l'hiver, et que l'arrivée des beaux jours développe énormément. Le hâle propre aux personnes fréquentant la campagne en plein été tient à la même cause. La peau humaine comme celle de beaucoup d'animaux et même de plantes est parsemée de granules albuminés sensibles à la lumière, c'est ce que les biologistes désignent sous le nom de *pigments*.

Le pigment existe dans tous les organismes mais la lumière le fait apparaître. Les poissons plats n'ont qu'une seule face colorée, celle qui est exposée au jour. Les animaux vivants dans l'obscurité, comme les végétaux d'ailleurs, n'offrent en général aucune couleur; transportez-les en pleine lumière, leur pigment se développe et prend une teinte plus ou moins foncée. On est d'accord pour admettre que la production du pigment constitue un *acte de défense* de l'organisme contre les variations chimiques du milieu extérieur; cette production dépend donc, non de la nature de l'individu, mais du milieu ambiant.

Ceci est tellement vrai, qu'au moment de leur naissance les petits négrillons ne sont pas noirs, et je gagerais que vous étiez loin de vous en douter.

La peau d'un nouveau-né de race noire ressemble beaucoup à celle d'un bébé d'Europe, à part une légère teinte bistre peu apparente. Du rougeâtre elle passe peu à peu au gris ardoise et met assez longtemps à atteindre la coloration de noir ébène offerte par la peau des parents.

Au Soudan, la coloration pigmentaire s'achève ordinairement au bout d'une année, mais en Egypte la métamorphose est plus longue et dure trois ans au moins.

Nous pouvons faire des remarques analogues sur la « toison ».

Chez l'homme, elle offre beaucoup moins de variations que chez nombre d'animaux classés, avec raison, dans une même espèce. Ainsi, en Afrique, la laine de nos moutons est remplacée par un poil raide et court.

Il en est de même en Amérique pour les moutons de la Madeleine, dès qu'on cesse de les tondre; en revanche, dans les hauts plateaux des Andes, les sangliers acquièrent une sorte de laine grossière.

D'ailleurs, quelles que soient les différences observées dans la forme, la couleur et les caractères des cheveux, il est certain qu'ils restent toujours cheveux; ils offrent la structure du poil et non celle de la laine.

Les différences dans la structure du squelette se retrouvent tout aussi bien, et souvent même elles sont plus accentuées, dans une même espèce animale.

Il y a certainement plus de ressemblance entre la tête d'un nègre et celle d'un blanc, qu'entre la tête d'un bouledogue et celle d'un lévrier espagnol, ou d'un King's-Charles, ou encore entre les aspects divers présentés par les crânes de 150 races de pigeons.

Au surplus, voici une histoire qui va nous montrer quel cas nous devons faire des classifications.

Le bœuf *gnato* de la Plata qui vit en Amérique présente des caractères extrêmement curieux.

Bœuf-gnato veut dire *Bœuf-canard*, on aurait tout aussi bien pu l'appeler *Bœuf-dogue*, tant les ressemblances sont frappantes avec ce chien : tête et museau raccourcis, lèvre inférieure dépassant celle du dessus et laissant voir les dents. Au point de vue du squelette, on peut dire que pas un os de la tête ne ressemble à ceux du bœuf ordinaire.

En présence d'un bœuf-gnato, un naturaliste, non averti, ferait immédiatement de cette race, non seulement une espèce, mais un genre à part. Qui pourrait se douter que tous les bœufs américains sont venus primitivement d'Europe et qu'ils descendent tous de *neuf* sujets amenés à l'Assomption en 1558 par les frères Goez? Quatre cent cinquante ans ont suffi pour changer la race, mais l'espèce reste la même.

Nous pourrions donner des exemples semblables en ce qui concerne la taille,



NATURELS DU CONGO
Exemple de la race africaine

les variations de la colonne vertébrale, la constitution des membres, la capacité de la boîte crânienne, l'angle facial, etc.

Qu'on n'invoque pas davantage la supériorité de certaines races au point de vue moral et intellectuel. Ne voit-on pas d'une part dans une même race de profondes différences, sous le rapport des mœurs, de l'industrie, des connaissances et même de la délicatesse des sentiments? On répète à chaque instant que certains peuples sauvages sont inaccessibles à la civilisation; tous les missionnaires, qui font, eux aussi, de la science expérimentale, sont d'un avis différent : au milieu des races les plus dégradées, ils trouvent des âmes aux sentiments les plus élevés, et des esprits ouverts à tous les progrès de notre civilisation moderne.

La diversité des langues, dernier argument de ceux qui professent la pluralité des espèces humaines, ne résiste pas mieux à un examen attentif.

On oublie trop souvent que le langage articulé est essentiellement conventionnel, qu'il est soumis à des lois dans son évolution, suivant les latitudes, les relations de peuple à peuple, la prospérité matérielle, la façon dont il est transmis.

A l'origine, l'écriture était inconnue, et rien d'étonnant à ce que des familles humaines séparées peu à peu de la souche primitive aient créé des langues aussi irréductibles que les racines de nos langues modernes.

Jusqu'à ce moment nous avons insisté sur les différences des races; leurs caractères propres, en bien des cas, sont moins tranchés que dans beaucoup d'espèces animales; il est temps de faire ressortir les ressemblances qui rapprochent les hommes et en constituent une véritable espèce à part.

Nous laisserons de côté le point de vue anatomique; tout le monde est d'accord sur la question des races actuelles.

Si les races de l'homme préhistorique présentent quelques différences, elles ne sont jamais essentielles; d'ailleurs, nous les étudierons particulièrement lorsqu'elles se présenteront.

Quant à la tête, courte ou allongée, grosse ou petite, orthognathe ou prognathe, elle reste toujours humaine, avec des caractéristiques telles que jamais un ostéologue ne peut s'y tromper.

Depuis Quatrefages, personne n'a infirmé l'opinion de ce savant naturaliste :

Plus on étudie et plus on s'assure que (dans l'homme quaternaire) chaque os du squelette, depuis le plus volumineux jusqu'au plus petit, porte avec lui, dans sa forme et dans ses proportions, un certificat d'origine impossible à méconnaître.

On a affirmé que, chez certaines peuplades sauvages, le pied était resté ou devenu une sorte de main, un organe de préhension. Toujours la théorie de l'homme-singe! Mais c'est là un grossier mensonge. *Jamais*, dans aucune race d'homme, le gros orteil n'a été *opposable* aux autres doigts, comme cela existe pour le pouce dans notre main.

Les ouvriers hindous, si habiles à se servir de leurs pieds dans différents ouvrages, ont des mouvements du gros orteil parfois déconcertants; ils le lèvent, l'abaissent, l'écartent des autres doigts, s'en servent comme d'une pince qui peut serrer un objet, mais jamais on n'a remarqué traces de mouvements d'opposition comme il en existe chez le singe.

Il ne faut donc pas confondre un *pied-préhensile* avec un *pied-main*; l'homme est créé pour la station debout; il n'est pas grimpeur, mais essentiellement marcheur, et c'est ce qui ressort de l'étude anatomique de son pied.

Enfin, si c'est le besoin qui crée l'organe et qui le développe, il y aura nécessairement une grosse différence entre certains organes du sauvage et ceux correspondants chez l'homme civilisé.



JEUNES TAHITIENNES

Ce dernier, ayant été amené dans la lutte pour l'existence à faire usage de tel ou tel organe, on comprend que si le principe de l'évolution est exact, le corps de l'homme se perfectionne peu à peu, et que certaines parties augmentent continuellement aux dépens des autres.

Prenons le cerveau pour expérimenter cette théorie. S'il faut un gros cerveau pour bien penser, si le cerveau est en rapport avec nos besoins d'hommes intellectuels, je conçois que peu à peu, avec la civilisation, les cerveaux se développent et prennent une ampleur en rapport avec le travail que nous en exigeons.

Mais, je vous le demande, que ferait le sauvage d'un énorme cerveau, lui dont la vie se rapproche de celle des animaux, lui qui n'a

que des appétits matériels? Sa capacité crânienne devrait être infime.

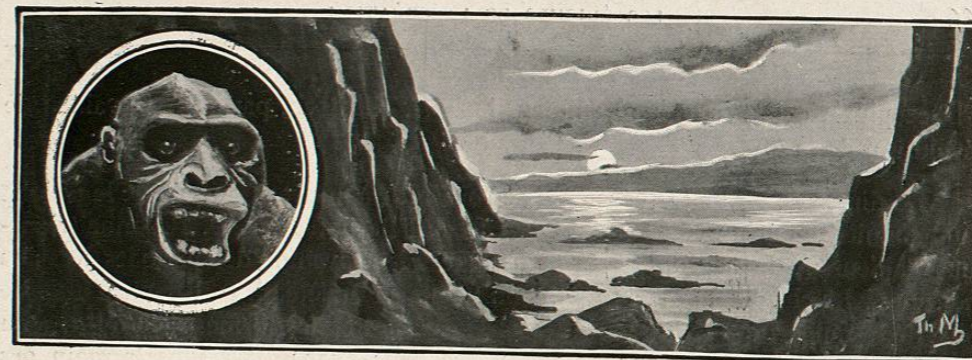
Ceci, c'est la logique du transformisme. Hélas! ces vues sont courtes; il suffit d'une simple constatation pour démolir cet échafaudage élevé à grand frais.

Le cerveau du sauvage a le même volume que celui de l'homme civilisé; souvent on constate des cas où le sauvage a une plus grande capacité crânienne, et nous ferons la même remarque pour l'homme préhistorique.

Relisez l'argument, il est déconcertant pour l'évolution, et je mets au défi un transformiste de me dire pourquoi le sauvage a un cerveau aussi gros, puisque, d'après lui, il n'en use pas comme il le devrait. La réponse est plus simple, le sauvage a reçu un organe pour s'en servir; s'il ne s'en sert pas, je le regrette pour lui. Ce cerveau, il le tenait de ses ancêtres, créés essentiellement sur le même plan.

Si le sauvage est dans cet état abject de civilisation, c'est que peu à peu il a subi une dégradation. Loin de s'élever avec le temps, l'homme est tombé; son cerveau en est la preuve; si l'homme était dérivé d'un animal sans intelligence, notre ancêtre préhistorique nous le dirait, mais son cerveau accuse le contraire.

Concluons : l'homme est partout essentiellement le même, et il en a été ainsi à toutes les époques. Tout, dans la science actuelle, corrobore le récit de la Bible, et l'Apôtre avait raison lorsque, s'adressant aux Athéniens orgueilleux d'une civilisation qui les plaçait en apparence au-dessus des autres hommes, il leur disait : « D'un seul homme, Dieu a fait sortir tout le genre humain pour peupler la surface de toute la terre. » (Act. xvii, 26.)



CHAPITRE III

L'HOMME DESCEND-IL DU SINGE ?

Il n'existe donc pas vraiment de différences essentielles entre les races humaines : toutes peuvent être ramenées à une même famille originelle, et nous allons voir cette conclusion prendre un caractère autrement net dans les pages qui vont suivre.

La question de l'unité de l'espèce humaine laisse subsister tout entière celle que nous nous sommes posée au début du chapitre précédent.

Peut-on rattacher le corps de l'homme à celui d'un mammifère? Les singes, par exemple, pourraient-ils être regardés comme nos ancêtres?

Cette dernière proposition, ainsi que nous l'avons dit, se retrouve encore dans certains livres de vulgarisation, bien que depuis fort longtemps les paléontologistes soient unanimes à nier pour l'homme une origine simiesque.

C'était, en effet, l'opinion de Darwin et de son école. Cependant, même pour les darwiniens, il est incontestable que notre ancêtre ne ressemblait à aucun des singes vivants : c'était un catarrhinien à queue, appartenant à une famille simienne de l'ancien continent et dont la caractéristique était d'avoir des narines « ouvertes en dessous ».

Il n'y a aucun doute, dit Darwin, que l'homme ne soit un embranchement de la souche simienne de l'ancien monde, et qu'au point de vue généalogique il ne doive être classé dans la division catarrhinienne.

Les simiadés se sont séparés en deux troncs; les singes du nouveau et ceux de l'ancien monde; et c'est de ces derniers qu'à une époque reculée a procédé l'homme, la merveille et la gloire de l'univers..... mais, il faut le dire, d'origine peu noble. L'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui, probablement, vivait sur les arbres et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les quadrumanes.

Cependant, comme nous le verrons bientôt, le problème est loin d'être résolu; car ceux mêmes qui admettent l'origine animale de l'homme ont bien soin d'aller au-devant de certaines objections très probantes et insolubles.